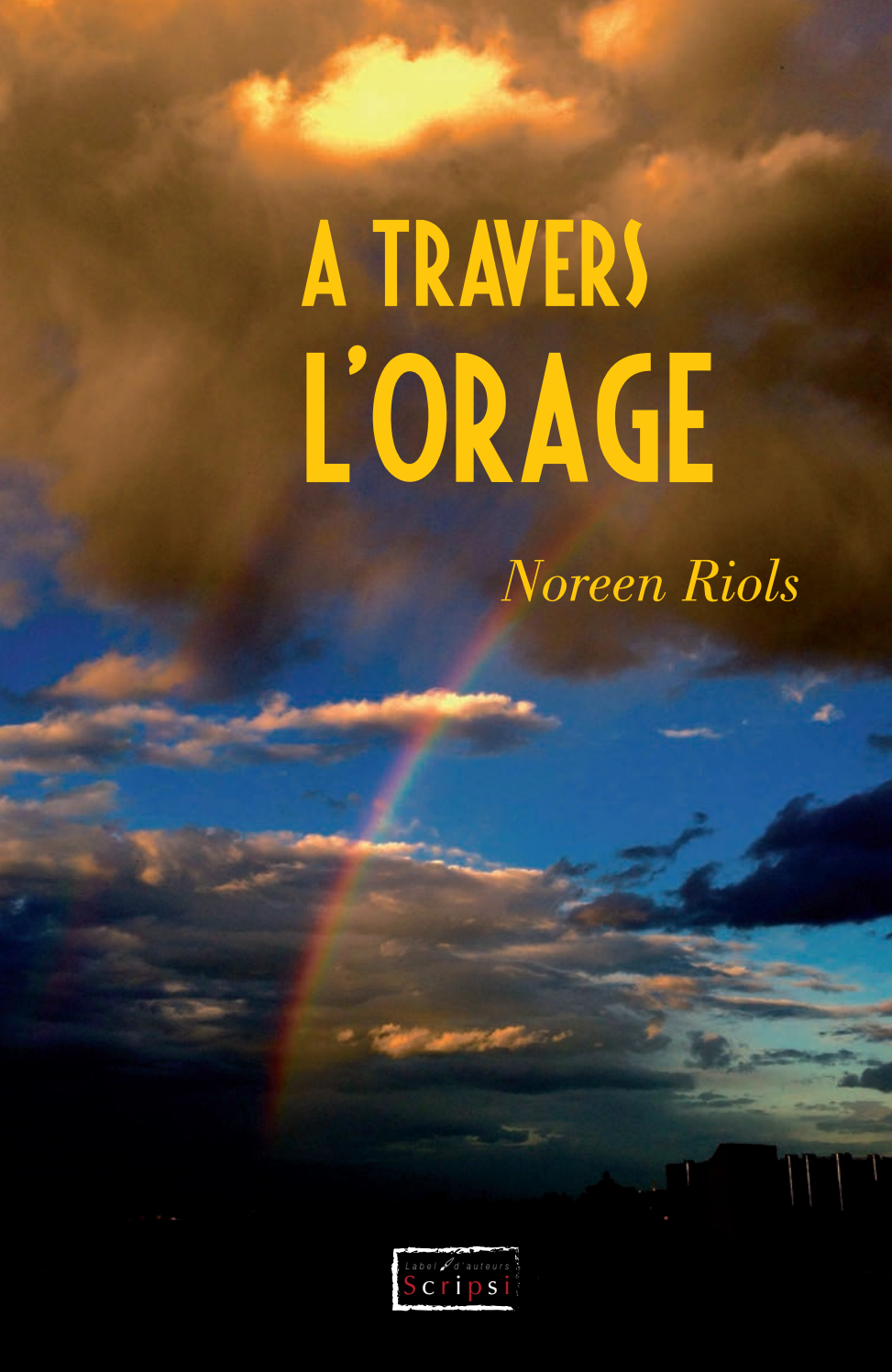




A TRAVERS L'ORAGE

Noreen Riols

Noreen Riols

A travers l'orage



A travers l'orage

Traduction française du livre: *Eye of the Storm*

Copyright © Hodder & Stoughton 1983

Copyright © de l'édition française: 1985 Sator, 1993 Editions

VIDA, Deerfield (U.S.A), 2016 Label d'auteurs Scripsi

Chemin de Praz-Roussy 4bis

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

Distribution: La Maison de la Bible

Case postale 151

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

E-mail: info@bible.ch

Internet: <http://www.maisonbible.net>

Traduit de l'anglais par Jacques Riols.

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Louis Segond Nouvelle Edition de Genève 1979.

Photo couverture © matf16 – Fotolia.com

ISBN édition imprimée 978-2-8260-2026-4

ISBN format epub 978-2-8260-0365-6

ISBN format pdf 978-2-8260-9644-3

Table des matières

1.	La tempête.....	9
2.	Dans la cohorte.....	23
3.	Venez écouter.....	33
4.	La rencontre	47
5.	Et quelque chose arriva	61
6.	Après un long voyage	75
7.	Révélation	83
8.	Poste de combat	91
9.	La contre-attaque	103
10.	Des boîtes de médicaments vides	113
11.	Le coup de téléphone	127
12.	En faisant chemin commun.....	139
13.	«Je viens»	149
14.	Le moqueur	161
15.	«Si ça vous fait plaisir».....	177
16.	Un jour, au début de la matinée	187
17.	Il y a toujours de l'espoir.....	203
18.	Un chant de triomphe.....	215
19.	Le sommet.....	233
20.	La vie sans fin	253
21.	Le bout du tunnel	271
	Bibliographie.....	277

1. La tempête

La sonnerie du téléphone près de mon lit me tira brutalement de mon demi-sommeil. Entrouvrant les yeux, je vis le pâle soleil de novembre s'infiltrer à travers les rideaux, mais je ne voulais pas me réveiller. Je ne voulais pas affronter une autre journée. La sonnerie était insistante et je tendis de mauvais gré la main vers le récepteur.

Tout en faisant ce geste, je jetai un regard sur le berceau à côté de mon lit. Le bébé était réveillé, ses yeux d'un bleu profond étaient fixés sur moi et je ressentis une vague d'amour m'envahir.

«Kit, murmurai-je, oh, mon petit Kit».

C'était dimanche matin et le bébé n'avait que trois jours.

Dans mon demi-sommeil, j'entendais le chant monocorde de l'aiguiseur de couteaux appelant des clients dans la rue. Sa voix se mêlait à celles des ménagères rentrant vite chez elles après avoir fait leur marché.

C'était là un environnement tellement différent de celui que j'avais connu enfant et, alors que les brumes du sommeil commençaient à se dissiper, je me souvins

avec nostalgie du calme des rues, le dimanche matin en Angleterre.

«Allô», dis-je d'une voix alourdie par le sommeil.

C'était mon père qui m'appelait d'Essex, en Angleterre.

«Est-ce que tout va bien?» demanda-t-il d'une voix où perçait l'inquiétude. «Je peux à peine t'entendre. La ligne est très mauvaise.»

Non, la ligne était en parfait état. C'est moi qui ne l'étais pas. Et je n'avais aucune envie de parler.

«Excuse-moi, répondis-je en bâillant, je dors à moitié.

– Comment va le bébé?» demanda-t-il rassuré.

Je jetai un autre regard sur le berceau, mais le bébé avait refermé les yeux et sa respiration paisible et régulière m'indiquait qu'il s'était rendormi.

– Il est tellement beau, murmurai-je.

– Ta mère veut te parler. La voici!

– Comment vas-tu?

La voix de ma mère résonnait dans l'appareil et je percevais aussi chez elle une inquiétude dans la voix.

– Je vais parfaitement bien, répondis-je en mentant.

– Quel nom lui as-tu donné?

– Christopher-Robert.»

Robert était le nom de mon grand-père maternel et je savais que pour ma mère ce nouveau bébé serait tout à fait spécial.

Après avoir échangé quelques paroles avec mes parents, je reposai l'appareil et me mis à regarder à travers la fenêtre. Les arbres étaient sombres et dénudés dans le petit jardin entourant l'hôpital britannique de Levallois-Perret, aux portes de Paris. Le pâle soleil avait renoncé à percer les nuages; la grisaille imprégnait toute l'atmosphère et ne m'épargnait pas. Des larmes commencèrent à couler sur mon visage et je ne pouvais comprendre pourquoi un tel vide et une telle lourdeur, à l'image du temps dehors, s'étaient abattus sur moi. Au lieu de ressentir la joie qu'aurait dû me procurer cette nouvelle vie qui commençait, j'éprouvais le sentiment que tout avait cessé d'exister et j'avais envie de m'enfouir dans le sol et ne plus réapparaître avant le printemps, comme les oignons de jacinthes que j'avais plantés quelques jours auparavant dans notre jardin.

Je ne pouvais pas comprendre. Christopher était un magnifique bébé de près de quatre kilos. Nous l'avions tant désiré et nous l'aimions tous déjà, et pourtant je ne pouvais pas me libérer de ce sentiment d'oppression, de désespoir et de désir de fuite devant l'avenir.

On frappa à la porte et un homme frêle aux cheveux blancs entra.

«Je suis l'aumônier catholique», dit-il d'une voix quelque peu timide.

Il sourit et son visage s'illumina.

«Je suis protestante», répondis-je, un rayon d'espoir me touchant soudainement; peut-être ce saint homme pourrait-il m'aider et me dire pourquoi j'éprouvais une telle lassitude.

Je lui souris, mais il fit un pas en retrait.

– Votre aumônier va passer, répondit-il, et il y a un culte anglican dans la chapelle cet après-midi.

Il regarda le bébé qui dormait.

– Que Dieu vous bénisse, tous les deux, dit-il doucement en quittant la chambre.

Il referma la porte et avec lui mon espoir disparut.

L'aumônier anglican était déjà passé me voir, ou plutôt son assistant. Il était venu en coup de vent me féliciter et me demander de mes nouvelles; il était jeune, il venait de se marier, et je me rendis compte qu'il ne pouvait pas comprendre ce qui se passait en moi, pas plus du reste que je ne le comprenais moi-même.

Deux heures et demie sonnèrent et je me trouvai assise au fond de la petite chapelle de l'hôpital. Le culte commença et les larmes m'envahirent à nouveau, abondantes et incontrôlables. Je baissai la tête, incapable de chanter, incapable de réagir de quelque façon que ce soit, me contentant de demeurer assise sur ma chaise et d'attendre que mon réservoir de larmes se vide. Je n'ai guère de souvenir très précis du culte lui-même et quand il prit fin, je retournai rapidement à ma chambre, ne voulant parler à personne et soucieuse de mettre un peu d'ordre à mon visage avant que la famille n'arrivât.

Mais ils étaient déjà là, du moins les deux aînés. Ils avaient l'air gêné et embarrassé, ne sachant guère que faire ou que dire.

Ma chambre était située au rez-de-chaussée; Jacques, mon mari, était dans le jardin avec Yves-Michel et Marie-France, trop jeunes pour être autorisés à me rendre visite, et lorsque je vins à la fenêtre, Jacques souleva Yves-Michel à ma hauteur pour qu'il puisse me parler. Mon fils de trois ans était agité.

– Je veux voir mon petit frère, protesta-t-il.

– Et moi aussi, reprit Marie-France, âgée de dix ans, dont les nattes brunes montaient et descendaient alors qu'elle sautillait devant la fenêtre, essayant de voir ce qui se passait à l'intérieur de la chambre.

– Pourquoi je ne peux pas venir? se plaignit Yves-Michel dont les yeux bleus reflétaient déception et perplexité.

– Si Olivier et Hervé peuvent voir le bébé, pourquoi pas moi?

– Je vais amener le bébé à la fenêtre; interrompis-je, et allant vers le berceau, je pris Christopher et le plaçai dans les bras d'Olivier.

– Tiens, prends-le, dis-je, soulève-le pour qu'ils puissent le voir.»

Mais à quinze ans, Olivier était à l'âge où presque tout vous gêne et le fait de lui avoir remis le bébé l'avait probablement gêné plus que tout autre chose.

«Prends-le, toi!» dit-il en passant le bébé à son plus jeune frère.

Je n'oublierai pas le regard d'Olivier trois ans auparavant lorsqu'il avait vu pour la première fois Yves-Michel dans son berceau, et je revis son visage illuminé lorsque j'avais placé le bébé dans ses bras. Mais le temps s'était écoulé, Olivier avait changé et était maintenant parvenu en pleine adolescence.

Hervé vint à la fenêtre et montra Christopher aux deux autres, dans le jardin. Marie-France se tenait sur la pointe des pieds, ses yeux marron étincelant. Je me souviens m'être dit alors qu'elle avait besoin de se faire couper les cheveux car sa frange lui recouvrait presque les yeux.

Yves-Michel s'agitait dans les bras de Jacques.

«Je veux embrasser Maman, dit-il en pleurnichant.

– Je serai bientôt de retour à la maison, mon chéri, lui répondis-je pour l'apaiser, mon visage contre le carreau.

– Je te veux maintenant», rétorqua-t-il, et se frottant les yeux de sa main dodue, il se mit à pleurer.

C'était plus que je ne pouvais supporter et mes larmes répondirent aux siennes; détournant le visage, je fis demi-tour vers mon lit. Je pouvais voir que la patience de Jacques était mise à rude épreuve. Olivier et Hervé brûlaient manifestement d'envie de partir, mais ne savaient pas trop comment prendre congé.

«Je crois qu'il vaudrait mieux que vous alliez aider Papa, suggérai-je en prenant le bébé des bras d'Hervé. Il semble avoir des difficultés avec Yves-Michel.» Les deux garçons eurent l'air soulagé, m'embrassèrent rapidement et quittèrent la chambre.

Je restai assise sur le lit avec Christopher dans les bras, et de nouveau les larmes m'envahirent; il semblait que rien ne pouvait en arrêter le flot. La journée traîna en longueur et alors que les opérations de routine du soir à l'hôpital allaient commencer, l'infirmière-major entra. C'était une écossaise un peu rondelette et de petite taille. Elle avait des yeux pétillants d'un bleu très pur, mais quand elle s'assit au bord de mon lit, elle me regarda d'un air soucieux et concentré.

«Nous voudrions que vous voyiez un médecin avant de rentrer chez vous, commença-t-elle.

Je levai la tête avec surprise.

– Mais j'en vois chaque jour, répondis-je.

– Oui, mais vous n'avez pas vu celui auquel nous pensons, poursuivit-elle en prenant sa respiration. Je crois qu'il pourra vous aider.

– Oh, tout ira bien lorsque je serai rentrée à la maison, répondis-je.

– Nous voudrions en être sûrs, et j'ai demandé au Dr Dufour de passer vous voir. Il viendra demain à trois heures.

– Mais pourquoi? Qui est-il?

L'infirmière respira à nouveau profondément.

– C'est un psychiatre.

Ce mot me terrifia.

– Oh non! m'écriai-je. Je n'ai pas besoin d'un psychiatre, je suis simplement un peu fatiguée.

– C'est plus que cela», reprit-elle d'une voix calme.

Et, m'étreignant la main, elle se leva et quitta la pièce.

Je sortis le miroir de mon sac à main et me regardai. J'avais l'air épouvantable. Où était l'éclat de la jeune mère? «Tu n'es pas une jeune mère, sembla me dire une voix intérieure. Tu as près de quarante ans.»

«Voilà sans doute l'explication», soupirai-je en reposant le miroir et en m'enfonçant dans les oreillers. Je me sentis momentanément rassurée car c'était là au moins une explication.

Le Dr Dufour avait l'air d'un «nounours», petit et rond avec des poils sortant des oreilles. Il s'assit près de mon lit, me prit doucement la main, se mit à ronronner, et moi à pleurer. Nous n'allâmes pas très loin. Tout ce dont je me souviens c'est qu'il me disait:

«Je suis là, ne vous inquiétez pas. Je suis là.»

Mais tout m'inquiétait et le fait qu'il «était là» ne me rassurait en aucune façon.

Je suppose que je lui ai parlé; je ne m'en souviens plus. Il rédigea une longue ordonnance et dit qu'il me verrait dans un mois.

Deux jours plus tard, je quittai l'hôpital avec soulagement, une main serrant très fort le bras de Jacques et l'autre agrippée par Yves-Michel, qui parlait sans

interruption. Notre Hervé de quatorze ans portait cérémonieusement le bébé, un regard plein de tendresse fixé sur ce «bout de chou» qui, en grandissant, allait tant lui ressembler par son physique et par son caractère. Mais à sept jours, Christopher ressemblait à un petit esquimau avec des yeux en forme d'amande et des cheveux bruns et doux, si caractéristiques de la famille de Jacques.

Alors que je laissais l'hôpital derrière moi et me plongeais dans cette grise matinée de novembre, je me souviens avoir pensé: «Maintenant tout ira bien, l'opération hôpital est terminée et je rentre à la maison.» Mais non, les choses n'allaient pas aussi bien que je le prétendais.

Jacques acheta les médicaments prescrits et je les mis de côté. Il me rappela mon rendez-vous avec le Dr Dufour, mais je l'annulai. Il y avait des moments après mon retour à la maison où effectivement tout allait bien, où je profitais des enfants, appréciant la joie qu'ils me donnaient, le plaisir de les avoir autour de moi, mais la plupart du temps, je me réveillais le matin avec ce sentiment de vide et de grisaille, et la journée me paraissait un désert sans fin qu'il me fallait traverser tant bien que mal pour mériter une autre nuit de sommeil et d'oubli. Et alors que je vivais machinalement toutes ces semaines, je me refermais de plus en plus sur moi-même. J'avais trente-neuf ans et personne ne m'avait dit que les années commençaient à compter. Je ne pouvais

plus faire les choses comme j'en avais l'habitude et cette idée heurtait mon amour-propre et l'image que je m'étais créée de moi-même. Je me refusais à admettre que la jeunesse était maintenant derrière moi, que j'entraais dans cette période redoutable de «l'âge mûr» et ne cessais de m'apitoyer sur mon sort.

Ce sentiment le plus dévastateur de toutes les émotions humaines m'envahissait insidieusement, me dominait et me rendait étrangère à tout.

Il y avait maintenant à la maison cinq enfants d'âges très différents qu'il me fallait élever et, ce qui était plus important, aimer cet aspect, j'avais tendance à l'oublier la plupart du temps. Jacques, à quarante-quatre ans, était au sommet de sa carrière et très occupé; la maison était ancienne et grande, elle avait besoin d'être rénovée et je n'avais pas épousé un bricoleur. Tous les travaux devaient être faits par des professionnels et nous n'avions pas assez d'argent pour tout faire. Mais je voulais tout avoir tout de suite. Cette situation me pesait lourdement. C'était plus que je ne pouvais supporter.

Au lieu de rester tranquillement à la maison et de prendre les problèmes un par un, je laissais les médias me convaincre que j'étais une citoyenne de deuxième classe et qu'il me fallait m'épanouir. Je me mis alors à courir d'une réunion à l'autre. Tout était prétexte à sortie. Jacques, manifestement inquiet à mon sujet, essayait de me reconforter en me sortant le soir et la vie devint un cercle vicieux. Etant fatiguée, je plongeais

de plus en plus dans la dépression et, parce que j'étais déprimée, je m'épuisais à fuir ce que je pensais être la cause de ma dépression.

Lorsque j'avais épousé Jacques, il avait derrière lui un mariage brisé et trois jeunes enfants. Comme beaucoup, j'avais imaginé qu'un divorce «à l'amiable» n'affectait pas les enfants et que ceux-ci s'adaptent facilement à leur nouvel environnement, un peu comme lorsqu'ils se laissent glisser sur un toboggan dans un parc à jeu. Mais il n'en fut rien. Bien qu'ils n'aient eu que deux, six et sept ans lors de la rupture, ils se souvenaient du moins les garçons et je devais apprendre après une dure expérience que personne ne peut jamais remplacer une mère dans la vie et le cœur d'un enfant.

J'avais essayé et n'avais pas réussi. Je les aimais tous les trois et ils m'aimaient; et si j'avais laissé les choses là, tout aurait probablement bien marché, mais je voulais davantage. Je voulais effacer les années qu'ils avaient passées avec leur mère. Je voulais faire de ces enfants mes enfants. Mais ce n'était pas possible, ni même sain. Ce qui rendait cette situation étrange, c'est que j'aimais beaucoup la première femme de Jacques; en d'autres circonstances, nous aurions pu être de bonnes amies.

Avec le recul du temps, je me rends compte que, tout comme Jacques, leur mère voulait ce qui était le mieux pour les enfants; elle était même prête à les partager avec moi, mais moi j'exigeais des droits exclusifs;

il fallait que ce soit tout ou rien et tout faillit bien être rien. Ce ne fut que lorsque mes propres enfants arrivèrent que je commençai à découvrir l'amour désintéressé et les liens profonds qui unissent un enfant à sa mère et le remords m'envahit. Voulant forcer le destin, j'essayais d'unir les cinq enfants en une seule famille, les obligeant à s'aimer les uns les autres. C'était inutile... Les aînés ne demandaient qu'à aimer leurs petits frères et ils les aimèrent. Leur mère a été la première à m'envoyer un télégramme de félicitations à chacune des naissances. Il n'y avait aucune animosité, excepté dans mon esprit, et je faillis tout perdre par obsession. Et l'obsession ajoutait encore à ma dépression.

Je me rends compte aujourd'hui que beaucoup de femmes, en bien plus grand nombre que nous ne voulons l'admettre, endurent une dépression postnatale plus ou moins grave, et quiconque ne l'a pas subie ne peut comprendre la profondeur de la souffrance qu'elle entraîne.

Il ne semble pas que l'on puisse expliquer médicalement comment une femme en tous points «normale», se réjouissant d'attendre un enfant, peut être ainsi frappée après un accouchement.

J'avais entendu parler du «cafard de la naissance», ce qui est une manière bien voilée de décrire le phénomène. Je l'avais connu à la naissance d'Yves-Michel et j'avais considéré que c'était là une conséquence normale de l'enfantement qu'il me fallait accepter. Aussi

l'avais-je acceptée et avais-je attendu que les nuages noirs se dissipent, ce qui s'était produit au bout de six mois.

Mais avec Christopher, la dépression était plus profonde, plus sombre, j'étais mentalement malade et j'avais besoin d'être aidée. Toutefois, je refusais de l'admettre et m'efforçais de poursuivre mon chemin clopin-clopant. A la longue, l'anxiété, une terrible et envahissante crainte que «quelque chose allait arriver au bébé», la fatigue et les nuits interrompues finirent par me terrasser. Six mois après la naissance de Christopher, je me retrouvai dans une clinique psychiatrique avec une insurmontable dépression.

*Car mon âme est rassasiée de maux... je
suis au rang de ceux qui descendent dans
la fosse.*

Psaume 88.4-5

2. Dans la cohorte

La clinique où je fus envoyée se trouvait en dehors de Paris; aussi, peu d'amis vinrent me rendre visite. Bien sûr, c'était loin, mais je ne pense pas que c'était là la seule raison. Je crois que mes amis avaient peur, une dépression nerveuse est quelque chose qu'ils ne pouvaient pas véritablement comprendre. Une appendicite, une hernie, une crise cardiaque ou une hystérectomie sont des choses concrètes que chacun comprend. Mais une maladie mentale était, du moins à l'époque, une affaire dont on ne parlait pas, quelque chose que l'on préférerait ignorer.

Le pasteur anglican et sa femme vinrent me voir ainsi que la joviale infirmière écossaise qui avait été si inquiète à mon sujet à la naissance de Christopher. Combien je leur étais reconnaissante de leurs visites!

Elles me donnèrent le sentiment que la vie était redevenue normale et qu'un monde existait au-delà des murs de la clinique. Mais à part Jacques et Geoffrey, mon frère, qui vint tout de suite d'Allemagne où son régiment se trouvait en garnison, je ne recevais aucune visite et le temps semblait bien long. Pourtant, j'avais beaucoup d'amis, de vrais amis débordant d'affection,

mais peut-être en de semblables circonstances mon comportement eût-il été le même.

Mon premier séjour à la clinique eut lieu pendant l'été. La terrasse ensoleillée était très agréable et les malades y passaient de nombreuses heures. Certains fumaient, d'autres feuilletaient des revues, d'autres encore somnolaient ou regardaient droit devant eux, l'air absent.

Personne ne faisait rien d'utile, de constructif ou de créatif et, pourtant, je suis certaine qu'au fond de nous-mêmes, nous étions des gens créateurs. Ce n'était pas que le personnel de la clinique nous décourageait. J'avais parfois le sentiment qu'il ne se souciait guère de nous. Nous étions une gêne, un peu comme un chat que l'on met dehors la nuit et dont personne ne se soucie jusqu'au matin suivant, où on le laisse rentrer. On nous encourageait à quitter nos chambres dès que nous étions autorisés à nous lever et, le seuil de la porte franchie, la responsabilité du personnel semblait cesser.

Je crois que le plus difficile à supporter dans une maladie mentale est la solitude, le sentiment d'isolement. Combien de fois dans le passé avais-je rêvé avoir une journée à moi, du temps m'appartenant en propre, loin de l'incessant brouhaha de la famille. Chaque mère éprouve ce sentiment. Et pourtant, une fois que je n'étais plus alitée, que j'avais «tout le temps à moi» et que je pouvais faire tout ce dont j'avais envie, je me rendais

compte que ce n'était pas ce que je voulais. J'avais une chambre pour moi toute seule, les repas m'étaient apportés sur un plateau, il y avait un magnifique parc où je pouvais me promener, une terrasse ensoleillée pour me détendre et, cependant, je détestais chaque minute de la journée. Si j'avais été dans une salle d'hôpital, il m'aurait peut-être été plus facile d'affronter la réalité, mais là dans ce monde de rêve, je me sentais totalement coupée de la vie de chaque jour.

Ce n'est pas que j'étais seule. «L'hôtel» était plein de personnes comme moi, mais nous étions chacun enfermé dans notre propre monde, souvent plein de fantasmes, et nous n'avions pratiquement aucun contact les uns avec les autres. Et pourtant, ce dont nous avions le plus besoin était d'être tirés de nous-mêmes et non pas enfoncés dans notre isolement. Je connaissais de vue presque tous les autres malades; nous étions un groupe très hétérogène d'hommes et de femmes et il semblait que chacun d'entre nous se trouvait enfermé dans une cage entourée de fils de fer barbelés. Personne ne faisait le premier effort pour rompre la glace de sorte que, malgré le soleil qui brillait à l'extérieur, elle demeurait en nous.

Je me souviens d'une belle journée où j'avais été autorisée à me promener à l'extérieur et où, allant à la découverte du village, je m'étais retrouvée dans une petite église médiévale. Elle était vide, l'air y était frais, la lumière tamisée et je m'étais agenouillée, plongée

dans une demi-obscurité. Je ne sais pas pourquoi j'étais entrée dans cette église, ce n'était certes pas mon habitude, mais j'y retournai le lendemain et les après-midi suivants et cet arrêt s'inscrivit dans ma routine quotidienne. Agenouillée dans cette ambiance fraîche et paisible, entourée d'une capiteuse odeur d'encens, les souvenirs de nos premières années de mariage surgirent nombreux et je me demandais où tout ce bonheur s'était dissipé. Il me vint à l'esprit que je pouvais prier. Les prières spontanées n'étaient guère dans mes habitudes; en fait, je ne priais jamais, sauf à l'église le dimanche ou avec Marie-France et Yves-Michel le soir avant qu'ils ne s'endorment. Mais c'était toujours des prières toutes faites ou un rapide SOS lorsqu'une crise éclatait dans la famille.

J'étais chrétienne de nom, anglicane, pratiquante, inscrite sur le registre de la paroisse et fidèle membre du groupe de dames de l'église. J'avais toujours assisté consciencieusement au culte du matin, mais après une flambée d'enthousiasme spirituel à la fin de l'adolescence, cette habitude était devenue un devoir ou, au mieux, une occasion de rencontrer des amis. Si quelqu'un m'avait dit que la prière pouvait être une bouée de sauvetage, une nécessité de l'existence, je ne l'aurais certainement pas cru.

Jacques, élevé dans l'église catholique, avait «déchroché» avant ses vingt ans. Mais Dieu a parfois une étrange manière de se manifester dans nos vies et pour

mon mari, il choisit de le faire par l'entremise de sa mère. Elle était morte d'une crise cardiaque soudaine au cours du printemps de 1961.

Ma belle-mère était une femme débordante d'amour et fut pour moi une amie très précieuse et d'un grand secours. Sa mort nous avait beaucoup touchés. Quelques minutes avant, nous parlions et riions ensemble. Dans les jours un peu irréels précédant l'enterrement, je voulais, plongée dans ma peine, reconforter mon mari, mais je fus surprise et intriguée par son absence d'émotion. Jacques ne correspond nullement à l'image type que les étrangers se font d'un Français; en fait, il est le contraire, réservé et non émotif. Dans notre association, c'est moi, l'Anglaise, qui ai des hauts et des bas. Je ne sais pas très bien quelle réaction j'attendais de sa part, mais j'escomptais quelque chose, une certaine expression de peine. En fait, ce fut lui qui nous reconforta et, bien que lui-même profondément atteint et peiné, il apparut comme une forteresse au milieu de notre désarroi.

Pour le service funèbre, le pasteur choisit de méditer le verset de Jean 14 «je vous laisse la paix, je vous donne ma paix» car, dit-il, ces paroles étaient si appropriées à la mère de Jacques. Il avait raison! Comme son fils, elle était calme, douce et dégageait une tranquillité, une gentillesse et un désintéressement que j'avais pris comme allant de soi et maintenant, Jacques semblait

être soutenu et réconforté par cette paix intérieure que lui léguait sa mère.

Lorsque la cérémonie fut terminée, mon mari et moi allâmes nous promener. Nous habitions près du bois de Boulogne; c'était au début de juin, la période la plus agréable de l'année à Paris, et nous arpentions les allées ombragées tout en partageant notre peine.

«N'as-tu pas envie de pleurer? ai-je demandé à Jacques. Je sais tout ce que ta mère représentait pour toi. Ce n'est pas normal d'être si calme.»

Les enfants et moi avions beaucoup pleuré.

Il ne répondit pas immédiatement, comme s'il cherchait les mots justes.

«C'est étrange, dit-il finalement, mais je me sens très près d'elle. Plus près, en fait, que je ne l'ai été depuis longtemps. Ces derniers temps, j'étais très pris et je ne l'ai pas beaucoup vue, mais maintenant je sens sa présence m'entourer; et je sais que là où elle est, elle est heureuse.»

Il hocha la tête un peu comme s'il ne pouvait pas croire ce qu'il disait.

«Cette lettre qu'elle a laissée pour mon père et pour moi disant qu'elle ne craignait rien parce qu'elle était heureuse d'aller rejoindre son Seigneur, dit-il, je ne sais qu'en penser. On dirait qu'elle savait qu'elle allait mourir.»

Nous restâmes silencieux. La lettre nous avait beaucoup touchés et je pense qu'elle est à l'origine de la conversion de Jacques.

Au mois d'août, nous quittâmes notre appartement de Paris pour nous installer dans la maison que nous avions acquise dans ce pittoresque village de Marly-le-Roi. Et un an plus tard en septembre 1962, Yves-Michel naquit, mon premier enfant et le troisième fils de Jacques. Comme je regrettais que ma belle-mère n'ait pas vécu suffisamment longtemps pour connaître ce nouveau bébé; elle aurait tant aimé ses grands yeux bleus, ses grosses joues rouges et ses beaux cheveux blonds.

Tout au long de cet été, Jacques fut d'une humeur très pensive. J'imaginai que c'était peut-être le contre-coup du décès de sa mère ou le choc d'habiter maintenant «la campagne» après quarante ans de vie à Paris; je n'y attachais cependant pas une importance excessive. Mais à l'automne, alors que la vie avait repris son cours, Jacques rencontra le pasteur local et se décida de suivre des cours d'initiation au protestantisme. Un mois après la naissance de Christopher, mon mari était admis dans l'église protestante. Il mentionna ce fait avec son discret calme habituel, mais cela ne me frappa pas tellement car j'étais alors très engagée dans les nombreuses activités de l'église anglicane de Versailles. Celles-ci étaient alors essentiellement mondaines et si je considérais que le changement spirituel de Jacques

était «Une bonne chose», je ne pensais pas qu'il soit nécessaire que j'assiste au culte où il fit une profession publique de foi.

Ainsi, mon mari alla tout seul accomplir cette démarche, la plus importante de sa vie, par laquelle il accepta le Christ comme son Sauveur et s'engagea à le suivre. Et tandis qu'il se rapprochait de Jésus, ma dépression grandissante m'en éloignait.

Alors qu'agenouillée dans la demi-obscurité de cette vieille église ce jour d'été, tous ces souvenirs ressurgissaient du passé dans mon esprit fatigué, je savais que mon mari priait et un étrange sentiment de paix m'envahit en évoquant ces souvenirs. Peut-être était-ce là le début de ma longue ascension vers un retour à la santé et à la vie normale. Je ne sais.

Au cours d'une de ses premières visites à la clinique, alors que, profondément affectée par des médicaments, je remarquais à peine sa présence à mon chevet, Jacques avait laissé une Bible sur la table. Il n'en avait dit mot et moi non plus. Je ne l'avais pas ouverte, mais après ma première sortie, lorsque je me trouvais à nouveau dans ma chambre traînant d'un coin à l'autre, je pris cette Bible en pensant que je devais peut-être en lire quelques passages. On m'avait dit une fois qu'il fallait en lire un chapitre par jour et ce soir-là, je relus l'Évangile de Jean. C'était plus un exercice qu'autre chose, une sorte de marathon que je m'étais imposé car on m'avait aussi dit qu'à raison d'un chapitre par

jour, on pouvait lire toute la Bible en cinq ans. Et l'idée de pouvoir dire incidemment au cours d'une réunion du Comité des dames de l'église que j'avais lu toute la Bible flattait mon ego.

Aussi je me mis à lire consciencieusement un chapitre chaque soir avant de replacer avec soulagement la Bible sur la table et de reprendre la lecture de mon roman. Et, ce qui n'était guère surprenant, cette lecture ne m'apporta rien. Ce n'était que des mots et des mots sans grande signification. Lire la Bible était pour moi un peu comme me laver les dents, quelque chose que je faisais automatiquement tous les soirs par habitude en essayant de m'en débarrasser le plus rapidement possible. Si seulement un véritable chrétien était venu me parler et m'avait dit de ne plus me lancer dans cette course en avant, de m'arrêter, de rester tranquille et de compter toutes les bénédictions qui étaient les miennes! Si seulement quelqu'un avait pu alors me montrer que j'avais simplement besoin de Jésus et que je n'étais nullement une malade mentale chronique! Mais personne ne vint. Mes amis de l'église me témoignèrent leur sympathie, mais je me demande s'ils savaient que Jésus est le grand médecin, le seul vrai psychiatre. Peut-être, comme moi, ne l'avaient-ils pas rencontré personnellement et se contentaient-ils de «pratiquer».

Quand je quittai la clinique, j'allais «mieux», mais ce n'était qu'une illusion. Je n'allais mieux que parce que

j'étais bourrée de médicaments. C'est une solution facile de gaver les malades de tranquillisants et de les lâcher ensuite dans l'existence, mais ce n'est pas un vrai remède et ce n'était pas un remède pour moi. Quatre mois plus tard, juste une semaine après le premier anniversaire de Christopher, je me retrouvais dans cette prison de luxe qui saignait mon mari jusqu'à son dernier centime et je commençai à désespérer.

Ne tremble pas, ne te laisse pas abattre car moi, le Seigneur ton Dieu, je serai avec toi partout où tu iras.

*Josué 1.9
(Bible en français courant)*

Noreen Riols **A TRAVERS
L'ORAGE**

La sonnerie du téléphone près de mon lit me tira brutalement de mon demi-sommeil.

Entrouvant les yeux, je vis le pâle soleil de novembre s'infiltrer à travers les rideaux, mais je ne voulais pas me réveiller. Je ne voulais pas affronter une autre journée.

Dans ce récit émouvant de simplicité, Noreen Riols raconte sa vie quotidienne de femme et de mère au foyer. Une vie où les échecs et la révolte font progressivement place à la victoire de la joie et de la foi.



CHF 14.90 / 13.00 €
ISBN 978-2-8260-2026-4

